





Alain de L'Harpe

# Traité de géographie culturelle

Culture et représentations sociales

Edilivre – Éditions APARIS

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20 rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2007

ISBN : 978-2-35607-142-2

Dépôt légal : Décembre 2007

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.





## **Introduction générale**

La géographie culturelle correspond aujourd'hui à un questionnement essentiel pour comprendre les tenants et les aboutissants de l'action humaine sur un ou des territoires. En effet, si l'on considère que l'homme est un véritable animal « social » influencé par ses traits culturels, c'est notre société tout entière qui rentre dans cette vaste problématique qui hante le géographe : Qui ? Pourquoi ? Comment ? Ces trois questions nous donnent la clé d'interprétation des actions humaines et de leur compréhension. Mais pour cela il faut aller plus loin, la démarche étant ici introspective. Il faut pénétrer l'impénétrable, saisir l'action sociale et humaine à travers des linéaments portant sur la culture et sur sa conséquence directe les représentations sociales. Ces dernières sont le fondement même de la compréhension de l'action humaine sur le territoire.

Nous chercherons ici à la fois à décrire les éléments fondateurs de la géographie culturelle en

essayant de reprendre l'historique de la naissance de la géographie culturelle contemporaine mais aussi à définir deux concepts phare de notre réflexion : la culture et les représentations sociales.

Ce Traité, à travers une série d'exemple, doit permettre aux lecteurs de se rendre compte de l'utilité de la géographie, non seulement pour décrire nos relations aux Autres et au Territoire, mais surtout d'apporter des éléments d'explication de cette relation par rapport au territoire.

L'espace revêt le support d'un certain nombre de fonctions sociales : on dira que c'est un espace social fonctionnel. À ce sujet : « *Les individus qui vivent et agissent sur ce territoire ne le considèrent pas seulement comme un simple support de leur résidence et de leurs activités, un support qui serait neutre. Ils le perçoivent à travers le prisme de leur sensibilité personnelle, en fonction de leur statut individuel, du lieu où ils habitent. Et c'est en fonction de cette perception personnelle que les individus prennent certaines décisions. Il est donc utile de distinguer, à côté d'un espace social fonctionnel, un espace social ressenti.* » (Chapuis, 1982, p. 227).

L'analyse portera donc sur le côté plus subjectif, moins fonctionnel où l'homme « habitant » est un formidable animal social, vivant en interaction avec ses semblables d'une manière ou d'une autre. Chaque culture crée un certain type de société ; les

représentations que l'on a de ses semblables ou du milieu sont le révélateur d'une culture, de référents sociaux, bref d'une société complexe où les interactions sont évidemment nombreuses. Et si l'on considère que la géographie est en fait une clé de lecture, qui permet de déchiffrer, de comprendre l'homme en société, l'homme en interrelations ainsi que ses actes, les codes sociaux culturels engendrés et ses relations à l'extériorité. « *Les configurations que la géographie cherche à expliquer ne sont pas le résultat de quelque force innocente qui conditionnerait la répartition des êtres et des choses. Elles résultent de choix, de décisions individuelles ou collectives, d'ajustements ou d'accommodements. Les tensions entre étalement et proximité, les valeurs émotionnelles attachées à certains biens n'ont d'effet spatial qu'à travers la multitude des consciences individuelles ; à travers leur appréciation du monde extérieur, leurs motivations et leurs délibérations se déterminent les conduites.* » (Claval, 1974, p. 167).



# Chapitre 1

## Historique de l'approche en géographie culturelle

### *Introduction*

Comme le rappelle P. Claval, dans le front de la page introduisant la première partie de son livre : « *La géographie culturelle est née de la diversité des genres de vie et des paysages. Apparemment condamnée au déclin par l'uniformisation technique, elle retrouve son dynamisme en s'attachant aux représentations et aux sentiments d'identité qui leur sont liés.* » (Claval, 1995, p. 9).

La géographie humaine est née avec la première préoccupation de comment l'homme occupe la terre, comment il l'habite en définitive. Les relations qui s'exercent entre les sociétés et le milieu, sont sans doute assez darwiniennes, le fait

humain entre dans l'analyse géographique et la force du milieu n'est pas seule en cause. « *Les relations société / milieu deviennent centrales pour la discipline : Friederich Ratzel forge au début des années 1880 le terme d'Anthropogographie pour désigner ce champ d'investigation. Il est adopté par la plupart des jeunes chercheurs. Certains comme lui ont tiré les leçons de Darwin ; d'autres lui préfèrent celles de Lamarck à la mode et modernisée dans les années 1880 et 1890. C'est le cas en France chez Vidal de La Blache et dans le groupe de jeunes chercheurs qu'il anime. Ils traduisent Anthropogéographie par géographie humaine : le terme et la notion nouvelle s'imposent dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle.* » (Claval, 1995, p. 10).

L'optique évolutionniste fait émerger la logique « verticale » qui met en avant les relations entre les groupes humains et le cadre physique ou biologique dans lequel ils évoluent, où ils vivent. L'on réalise que l'homme par ses techniques, sa manière de tirer des ressources des espaces mis à sa disposition diffère sensiblement de l'animal. C'est la première réflexion de géographie culturelle qui diffère cependant dans sa teneur selon qu'on se trouve en France en Allemagne ou bien encore aux États-Unis. Ratzel, par exemple, a effectué des études en histoire naturelle, et il étudie notamment la zoologie alors en pleine mutation sous l'impulsion des nouvelles théories de Darwin.

En Allemagne, Haeckel reprend et diffuse les idées nouvelles et « *propose de développer une nouvelle discipline, consacrée à l'analyse des relations entre les êtres vivants et le milieu : il la nomme écologie.* » (Claval, 1995, p. 11).

Ratzel s'imprègne du darwinisme en entrant en contact avec un zoologiste darwinien, Wagner, qui étudie le rôle des migrations chez les êtres vivants.

Ratzel devenu géographe consacre une thèse de doctorat sur le thème de l'immigration chinoise aux États-Unis et est le premier à utiliser le terme de géographie culturelle.

S'inspirant des leçons de ses maîtres Humboldt et Ritter, il développe une nouvelle conception de la géographie et « (...) *tire de sa formation de naturaliste l'idée que la répartition des hommes et des civilisations mérite une attention particulière : il propose le nom d'Anthropogéographie (1882-1891) pour qualifier ce nouveau chapitre de la discipline.* » (Claval, 1995, p. 11).

Le nouvel intitulé relève de trois grands principes fondateurs tels que sont :

- Description des aires où vivent les hommes ;
- Causes et effet de la répartition des hommes sur la terre ;
- Influence nature – homme.

Cela pour affirmer que « Les groupes humains dépendent de l'environnement où ils sont installés. »

(Claval, 1995, p. 12) afin de répondre au besoin de se déplacer pour pourvoir à leur subsistance. En outre Ratzel met en évidence que ce sont les techniques qui conditionnent leur mobilité et souligne également le poids du milieu physique, des conditions locales. « *D'un groupe à l'autre, les outillages mobilisés varient : l'histoire des migrations et celle de la diffusion des innovations l'expliquent ; la culture, c'est-à-dire l'ensemble d'outillages et de savoir-faire qui permet aux hommes d'avoir pris sur le milieu, mérite d'être étudiée.* » (Claval, 1995, p. 12).

Au travers des peuples civilisés, Ratzel recentre son analyse autour du rôle assez essentiel de l'État selon lui qui permet de pallier aux diverses vicissitudes du milieu. « *Ratzel pense donc que la géographie politique devient essentielle pour comprendre les faits de répartition humaine à partir d'un certain niveau de développement.* » (Claval, 1995, p. 12). Les civilisations dites avancées utilisent différemment les techniques. Le poids de L'état dans l'édification des pays touchés par la Révolution industrielle devient prépondérant.

Comme l'évoque P. Claval, Ratzel analyse les deux versants de la géographie humaine. Enfin pour Ratzel, la mobilité est inhérente aux peuples, à l'homme. « *Ils maîtrisent des techniques qui assurent leur adaptation au milieu proche et*

*dépendent de l'histoire et du niveau de développement.* » (Claval, 1995, p. 13).

Cependant Ratzel n'oublie pas dans son analyse les faits de culture, puisqu'il s'attache notamment à démontrer son importance dans les moyens de tirer profit de l'environnement et également pour se déplacer. Toutefois les idées qui la sous-tendent et le langage qui l'exprime ne sont guère évoquées. Mais force est de constater que chez Ratzel « *L'idée darwinienne de lutte pour la vie limite donc l'intérêt que porte Ratzel aux faits de culture et donne à son œuvre une portée essentiellement politique.* » (Claval, 1995, p. 13).

On notera par exemple sa théorie de la frontière : « *Ratzel substitue la sélection des sociétés par l'espace : le politique prend ainsi le pas sur le culturel.* » (Claval, 1995, p. 13). Un grand pas, une rupture épistémologique se forme ici avec Ratzel puisqu'il ne s'agit plus seulement de décrire, mais bien ici d'analyser, d'expliquer des phénomènes géographiques.

Un autre géographe allemand Schlüter s'intéresse aux paysages, aux établissements humains en faisant du paysage, l'objet de la géographie humaine. L'action des hommes et les forces naturelles respectent, dans cette brochure de 1907, un certain équilibre qui esquivent ainsi la tentation de pencher trop vigoureusement vers le déterminisme.

Il faut savoir qu'en Allemagne à cette époque la *Landschaftskunde*, littéralement, signifie science du paysage et plus souvent encore géographie. La géographie de Schlüter recouvre essentiellement la manière dont l'homme habite son espace, le modèle en quelque sorte, le transforme. Il étudie ainsi comment la végétation originelle est transformée, la manière d'abriter les récoltes et les animaux, les clôtures, etc. Ainsi « *L'étude des établissements humains devient le thème central de la discipline. Ils constituent ce que les auteurs allemands appellent souvent le Kulturlandschaft (paysage culturel, souvent équivalent de paysage humanisé).* » (Claval, 1995, p. 14).

Schlüter souligne donc bien ici l'importance de « (...) *l'empreinte que les hommes imposent au paysage qui constitue l'objet fondamental de toutes les recherches.* » (Claval, 1995, p. 14).

Il ne s'agit donc pas ici comme le faisait Ratzel de se préoccuper des moyens utilisés par l'homme pour maîtriser l'espace. L'on peut parler ici, dès cette époque, de morphologie du paysage culturel dont on souhaite saisir la genèse.

Schlüter doit pour une large part son intérêt aux résultats obtenus auparavant par un juriste allemand, Meitzen, qui avait beaucoup travaillé sur les paysages et les structures agraires et les finages en démontrant le caractère culturel des paysages. « (...) C'est le génie des peuples que l'on cherchait désormais à lire. » (Claval, 1995, p. 15).

Les aspects matériels de la culture seront à nouveau analysés et notamment dans le domaine agricole par les géographes allemands tels que Hahn dans la complexité des origines de l'agriculture qui montre dans le cas de la charrue

« (...) où le travail de la terre et la domestication des animaux sont allés de paire. Il faut se pencher sur l'évolution des rapports des groupes humains aux animaux pour comprendre comment on est passé de la cueillette des graminées sauvages à leur ensemencement sur les champs retournés. » (Claval, 1995, p. 17).

Hahn s'intéresse tout comme Ratzel, Meitzen ou Schlüter, puisqu'elles s'intéressent aux aspects matériels des faits de culture, « (...) aux aspects matériels des faits de culture, aux outillages et à leur traduction dans le paysage. » (Claval, 1995, p. 17). Hahn approfondit cependant plus l'aspect du rituel. Les croyances et les attitudes sont ici prises en compte.

Enfin pour conclure sur les précurseurs allemands en géographie culturelle, il faut encore citer les travaux de Passarge sur l'analyse comparée des paysages, très proche qu'il est de la *Landschaftskunde*.

## **Les diverses écoles de pensée**

### *L'école américaine*

Avant la première guerre mondiale, la géographie nord-américaine avait pour particularité de confondre géographie humaine et géographie

culturelle et c'est Carl Sauer qui fonda l'école américaine de géographie culturelle dite de *Berkeley*. Ce géographe se passionne pour l'anthropologie, et étudie les peuplades indiennes. Dans le domaine plus géographique il travaille sur les paysages : « *Notre section naïvement sélectionnée de la réalité, le paysage, subit de multiples changements. Ce contact de l'homme et de son domicile changeant, tel qu'il est exprimé à travers le paysage culturel, est notre champ d'étude. Nous sommes concernés par l'importance que prend le site pour l'homme, et aussi par les transformations qu'il impose au site. Au total, nous traitons des interrelations du groupe, ou des cultures, avec le site, tel qu'il est exprimé à travers les divers paysages de la Terre.* » (Sauer, cité par Claval, 1995, p. 20).

Sauer est marqué par l'influence de l'anthropologie et prend du recul à l'égard de la civilisation moderne qu'il considère éloignée des préoccupations naturelles et qui « (...) *ignore les dimensions psychologiques et sociales de la nature.* » (Claval, 1995, p. 20).

Tout comme Hahn, Sauer se préoccupe des origines de l'agriculture et comment l'homme transforme le milieu qu'il habite. Son analyse culturelle se fait autour des problématiques suivantes :

Sauer se pose notamment la question de savoir comment l'homme transforme et agit sur le milieu,

et plus particulièrement dans le domaine agricole et végétal.

« *L'aptitude à gérer avec sagesse l'environnement est pour Sauer un des traits majeurs selon lesquels les cultures doivent être jugées.* » (Claval, 1995, p. 21). On note une inquiétude écologique certaine chez Sauer. En effet celui-ci s'intéresse à une géographie culturelle historique et plus particulièrement à l'installation des premiers colons en Amérique du Nord, leur tradition et leur diffusion ainsi que la diversité de l'habitat.

L'école de Berkeley reprend encore aujourd'hui ces problématiques écologistes dont l'influence de l'école allemande n'est pas à négliger.

### *L'école française*

Il sera ici question de P. Vidal de la Blache qui s'est inspiré de Ritter et de Ratzel.

Vidal de la Blache reprend à Ratzel le concept de géographie humaine comme étant l'étude de l'influence du milieu sur les sociétés humaines. Le géographe français s'intéresse également à l'ensemble des techniques et des outillages que les hommes mettent en œuvre pour transformer le cadre où ils vivent. Pour lui la culture pertinente est « (...) *celle que l'on appréhende à travers les instruments que les sociétés utilisent et les paysages qu'elles modèlent.* » (Claval, 1995, p. 23).

La notion de genre de vie met en évidence une certaine adaptation au milieu, une certaine mise en valeur pour répondre à des besoins précis reflétant une certaine organisation sociale du travail.

La culture représente pour Paul Vidal de la Blache ce qui s'interpose entre l'homme et le milieu et humanise les paysages. Mais le genre de vie à une dimension sociale et idéologique qui est indissolublement lié à son aspect écologique.

Mais l'orientation qui était rappelons-le naturaliste à ses débuts, et se dirige vers la suite différemment vers une optique plus humaniste.

Bruhnes, lui, axe son analyse sur les paysages et a comme caractéristique de poser le problème tant sur le plan de la dimension fonctionnelle du paysage que, aussi en faisant appel à des valeurs plus symboliques. La manière dont l'homme tire parti du milieu est tout particulièrement étudiée par Bruhnes dans sa thèse sur l'irrigation qui prend alors la forme d'une étude de géographie culturelle.

Par ailleurs on relèvera son analyse rigoureuse et minutieuse des genres de vie par, notamment, l'étude du calendrier des activités agricoles dans le Valais et l'inventaire des formes d'habitats ainsi que d'autres aspects plus ethnographiques comme le folklore.

Pierre Desfontaines, autre géographe français classique, qui collabora avec Bruhnes en son temps,

s'est attaché également à l'étude des genres de vie agricoles dans la région du sud-ouest français où il y fait des typologies telle que l'étude des formes de toits.

Mais c'est dans la nouvelle collection de la géographie humaine confiée à Desfontaines par Gallimard que ressort alors nettement la dimension culturelle par la dimension ethnique des sujets traités, outre bien sûr, les accents mis sur le milieu ou les genres de vie. Ces approches font de P. Desfontaines le premier spécialiste français en matière de géographie culturelle.

Les savoir-faire et leur transmission qui varient selon la classe sociale où les lieux ne sont pas constitués des mêmes valeurs. Comme le rappelle Claval « (...) *ils négligeaient les aspects normatifs de la civilisation.* » (Claval, 1995, p. 29).

La dimension culturelle en géographie cesse de se limiter seulement au genre de vie et avec P. Gourou elle prend une tout autre dimension qui s'articule désormais non plus seulement dans les relations hommes / milieu mais aussi à l'intérieur des groupes sociaux, et des individus porteurs de valeurs en définitive. Il étudie aussi comment les peuplades tirent parti du milieu, ce qui démontre la capacité d'organisation sociale. D'ailleurs, Pierre Gourou en vient à parler de déterminisme de culture.

Mais « *C'est la découverte des permanences structurelles des paysages agraires et des formes d'habitat (Marc Bloch) qui explique cependant pour l'essentiel le déclin de la première famille des approches culturelles de la géographie classique : les travaux qui portent sur la France et sur les autres pays européens placent désormais la genèse des aménagements de l'espace rural au centre de leurs préoccupations.* » (Claval, 1996c, p. 3). L'interprétation des bases de géographie culturelle est parfois équivoque, ce qui favorise selon Gaston Roupnel l'attribution de chaque type de paysage à un groupe ethnique spécifique.

L'histoire des paysages façonnés par la culture est encore reprise par des historiens tels, par exemple, J.-R. Trochet, à la manière des géographes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

L'anthropologie américaine dans son analyse écologique ne s'éloigne pas tellement en définitive des principes de l'école de Berkeley, et de Sauer. Avec l'uniformisation du monde par la technologie et le développement des communications, les microsociétés, assez commodes à étudier, ne sont et pour cause des sujets d'analyse. On peut encore s'en soucier mais dans une autre optique, celle la modernité qui fait irruption, comme le rappelle Claval : « *L'uniformisation du monde n'a réellement progressé que dans les grandes villes et dans les régions industrielles.* » (Claval, 1995, p. 34).

Le progrès technique, la mécanisation, font de l'objet une machine standardisée. Ainsi « *La géographie culturelle est en déclin parce que la pertinence des faits de culture pour expliquer la diversité des distributions humaines disparaît.* » (Claval, 1995, p. 35).

M. Sorre et P. George, après la guerre, réalisent que les bonnes vieilles méthodes de recueil de faits descriptifs trouvent avec la modernisation leurs limites et l'uniformisation des sociétés mettrait donc en péril la géographie culturelle.

En effet même si nous vivons dans un monde de consommation, la vie matérielle a atteint son paroxysme dès après 1970 et voici pourquoi les géographes s'intéressent au monde complexe des représentations.

Nous sommes dans un monde en réseaux, les processus de consommation et de production ont fondamentalement changé. Le temps ne représente plus le même poids, les organisations se sont structurées différemment, et les géographes contemporains ont cherché les régularités qu'il pouvait y avoir. Mais les géographes « qualitatifs » n'en restent pas là ; en effet, ils « (...) *mettent en évidence le rôle des systèmes institutionnalisés de rapports sociaux dans la structuration des groupes et dans l'organisation de l'espace, ce qui améliore considérablement la compréhension des aspects sociaux et politiques des distributions humaines.* »

(Claval, 1995, p. 38). D'ailleurs P Claval s'en explique ; en effet pour lui une troisième série de préoccupations est venue des limites du modèle emprunté à l'économie spatiale fréquemment utilisé. En fait il s'agissait pour lui de replacer l'importance de faits culturels quant à leur caractère explicatif. Les comportements culturels ont une influence sur la vie aussi bien sociale qu'économique, la modélisation des comportements de l'homme n'est pas universelle et la compréhension des faits de culture reste essentielle.

D'un point de vue épistémologique, la géographie culturelle vient après une période où le géographe souhaitait tout expliquer par le rationnel, le quantitatif ; il y est parvenu partiellement car il lui manquait dans l'analyse la dimension culturelle difficilement modélisable mais si essentielle dans la compréhension des faits géographiques et humains car, ne l'oublions pas, une géographie humaine tire son origine d'un univers naturaliste, c'est pourquoi la dimension que revêtent les paysages est révélatrice de cette origine.

Un livre fait date en 1952, *L'homme et la Terre* d'Éric Dardel ; à la fois philosophique et géographique, cet ouvrage peu lu en France à sa parution, reflète que « (...) *les hommes ne cessent de s'interroger sur les raisons de leur existence et au monde dans lequel ils vivent. C'est de cela que les géographes doivent partir dans leur analyse.* »

(Claval, 1995, p. 39). Le but de la recherche est de comprendre l'insertion des hommes sur la Terre, et de s'imprégner des significations qu'ils donnent à ce séjour.

Cette quête philosophique, a semble-t-il, plus d'écho aux États-Unis et au Canada qu'en Europe.

Yi-Fu Tuan, géographe américain, dépeint et analyse la culture chinoise noyée dans la culture de consommation de masse occidentale. L'expérience individuelle y est également traitée. Plus que le terme de *géosophie*, terme un peu trop hermétique. Yi-Fu Tuan parle simplement d'approche humaniste.

Ce nouveau courant géographique s'intéresse à expliquer le sens des lieux dans une démarche phénoménologique, l'importance du vécu au niveau individuel et collectif, l'approche sensible y est ici développée, en tentant de mieux saisir les actions et les intentionnalités des uns et des autres. Et Claval nous rappelle que « (...) *les approches phénoménologiques rapprochent la discipline des humanités et desserrent au moins en partie ses rapports jusqu'alors exclusifs avec les sciences naturelles ou les sciences sociales.* » (Claval, 1992, p. 8).

Le renouveau de la géographie culturelle s'esquisse dès le début des années 1970... « *Il se manifeste alors à peu près partout de la même manière : les lieux n'ont pas seulement une forme et une couleur, une rationalité fonctionnelle et économique. Ils sont chargés de sens par ceux qui y*

*habitent ou qui les fréquentent. Les recherches sur la perception de l'espace et de l'environnement, menées par les psychologues, sont mises à profit.* » (Claval, 1995, p. 41). L'univers mental des populations d'une région y est par exemple retracé avec A. Frémont.

L'étonnement, lui, est suscité chez de Planhol dans la singularité des distributions spatiales qu'il décrit au Moyen-Orient, dans une démarche historique et déductive qui se complètent l'une l'autre.

Dans les paysages anglo-saxons la modernisation des approches en géographie culturelle engagée depuis les années 1970, avec D. Sopher, D. Cosgrove ou bien encore J. Duncan. Ils ont comme dénominateur commun de s'intéresser tous aux représentations en tant que croyances, et systèmes d'idées. L'historien anglais R. Williams les a beaucoup influencés. « *La culture est pour lui un système de significations qui ont pour but de permettre le fonctionnement de la société globale.* » (Claval, 1995, p. 42).

Les chercheurs anglo-saxons parlent alors d'une *New cultural geography*, où la postmodernité et son étude deviennent une des préoccupations majeures.

Puis, plus récemment en France, Claval s'intéresse aux conceptions qui prévalent dans les sociétés industrialisées et urbanisées, comme cela avait été réalisé pour les sociétés traditionnelles.

Sont ici analysés plus particulièrement les concepts de rôle, et des budgets temps. La consommation culturelle dans un monde qui s'uniformise n'est pas sans intéresser les géographes culturalistes.

Mythologie et représentations marquent l'intérêt d'autres géographes tels J. Bonnemaïson ou A. Berque, qui étudient les domaines géographiques de Polynésie pour le premier ou du Japon pour le second.

Dans les années 1980 les aspects matériels de la culture et de l'histoire des paysages ne sont cependant pas oubliés et notamment avec des géographes français tels Pitte, ou Roger... L'analyse des discours sur le monde et sur la nature a un relent ethnogéographique.

Les géographes découvrent les études des anthropologues et de sociologues qui analysèrent, comme le rappelle Claval, dès avant la guerre, les rôles joués par les individus et la manière dont ils se combinent. « *Cet instrument nouveau convient aux sociétés modernes aussi bien qu'aux cultures traditionnelles. Il permet de lier mode d'existence et faits d'architecture sociale, et de souligner comment les combinaisons de rôles pèsent sur la personnalité des individus.* » (Claval, 1996, p. 7).

La géographie culturelle s'interroge sur les changements d'attitude à l'égard de la culture, sur la

nature des identités et du lien territorial reflétant ainsi les référents guidant les modèles que les hommes se font. Chaque lieu est différent. « *Le nombre de des combinaisons dans lesquelles peuvent entrer des régularités est considérable : cela suffit à expliquer une bonne partie des variations locales à la surface de la terre.* » (Claval, 1992, p. 8).

À ce sujet l'humanisme prend un essor, les sources littéraires expressives favorisant la compréhension des schèmes mentaux des auteurs, comme le fait le géographe suisse B. Lévy.

Enfin, il peut apparaître à certains que la géographie culturelle est assez hétérogène, mais c'est le recours au concept central de représentation qui vient donner du sens et de la cohérence à l'analyse.

Bref, il est difficile de retracer ici le linéament de la pensée culturaliste en géographie. Toute description historique est parfois réductrice, nous en sommes conscients. Mais ainsi un (modeste) arbre généalogique a été retracé et a jeté les bases de la géographie culturelle pratiquée aujourd'hui.

L'on pourrait argumenter longuement sur la place qu'occupe la géographie culturelle dans la géographie en général. Lui coller une étiquette, est à notre humble avis réducteur et peu à propos. Il n'y a pas de frontière à l'intérieur des composantes de la géographie humaine, mais bien le souhait que la géographie humaine soit globale dans ses analyses

des faits territoriaux et humains. « *Développer la géographie culturelle c'est reconnaître qu'à côté des logiques économiques, sociales ou politiques à l'œuvre dans la vie collective, il en est d'autres qui tiennent aux particularités des systèmes de représentations, des signes et de symboles par lesquels nous avons pris sur le monde et parvenons à communiquer entre nous.* » (Claval, 1992, p. 9).

Cela reprend l'idée que la culture est constituée par toutes les normes culturelles et que c'est grâce à elles que les hommes se transmettent ou inventent l'espace. Les distances aujourd'hui abolies, la rapidité des mouvements de circulation d'information grâce à la télématique, il est alors intéressant d'étudier le décodage des codes qui permettent de parler au monde et de doubler le réel d'un univers de discours : la culture n'est jamais un simple reflet de ce qui existe ; elle le leste en valeurs, le charge de significations et le fait accéder à la dignité sociale en l'instituant.

Dans cette optique, « *La culture apparaît comme une création collective et renouvelée des hommes. Elle façonne les individus et définit les cadres de la vie sociale qui sont en même temps des moyens d'organiser et de maîtriser l'espace.* » (Claval, 1996, p. 9).

La culture est un tout les hommes se fondent dans leur environnement à travers les moyens que leur

fournit leur culture. Les réalités matérielles et sociales sont étroitement liées, tout autant d'ailleurs que la nature et la culture.

Alors pourquoi un Traité de géographie culturelle, quel intérêt pour cette géographie ?

Nous nous sommes posé la question de savoir comment il était possible de mieux comprendre les représentations des hommes face à leur environnement et aux intentionnalités projetées sur les territoires. L'aménagement de la surface terrestre, les relations des groupes entre eux est aussi et surtout, nous nous attacherons à le démontrer, affaire de non-dit, d'implicite et de croyances diverses structurant l'action humaine.

Il s'agit bien là d'une vision assez originale des rapports des hommes à la terre, une ethnogéographie ou plus fondamentalement la confrontation nature-culture.

### **Nature et culture**

Dans la problématique qui nous préoccupe, le concept de culture ou l'interface nature-culture prend ici un relief particulier. « *R. S. Platt, géographe américain, pose d'emblée la réflexion suivante sous forme de définition par opposition, les routes, les chemins, les bâtiments, les champs, tout ce qui témoignait de l'industrie, représentait la culture. La culture ainsi comprise coïncide en*